

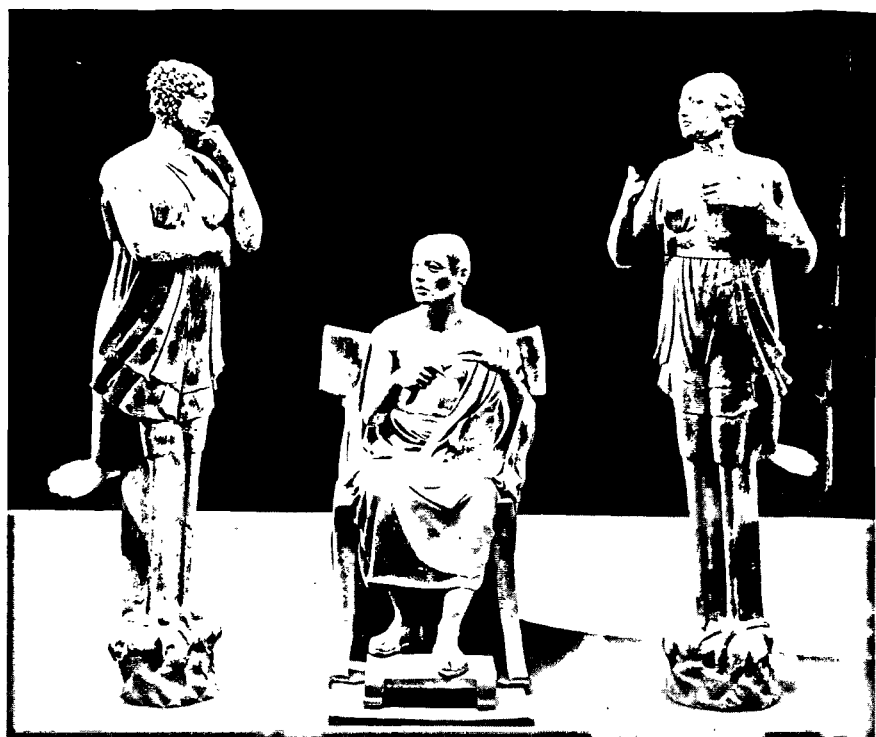
Marcel Detienne

L'écriture d'Orphée

L'INFINI

nrf

GALLIMARD



Orphée au plaisir des Sirènes.
Voyage des Argonautes devenu traversée des Enfers.
Triomphe de la Voix sur les cantatrices hybrides.

(Terre cuite funéraire, 310 avant notre ère (76.AD.11).
The J. Paul Getty Museum, Malibu. Ph. du Musée).

© *Éditions Gallimard, 1989.*

INVENTAIRE, EN BREF

Les femmes d'abord, elles s'appellent Danaïdes, Héra, même combat. Un verger aux éphèbes toujours verts, un escalier en colimaçon, un labyrinthe dissipé par le branle d'une grue. L'écriture dans la fièvre des commencements, jaillissement de feu, geysers, katavothres, Dionysos, Poséidon. Violence, celle qui déchire le vif, l'unique Orphée, tête arrachée, membres disséminés, enfin pur, séparé à jamais des femmes de Thrace. La cité indestructible aux oliviers renaissant toujours d'eux-mêmes, et masculine comme elle se rêve, flamme abstraite, Foyer conceptuel, misogyne.

Héra obstinée, secouant la tête, elle remonte dans les plis du temps, elle va droit vers les limites circulaires, Téthys et Océan, les eaux primordiales. Héra et Gaia à huis clos; Héra dans le jardin de Flora croquant un cœur de laitue, laitue-semence; Héra engendrant seule Jouvence, Hébé, Pubis en fleur. Héra souveraine, et dans le vestibule du temple regardant la plaine d'Argolide, le lit conjugal faisant front au bouclier argien. Héra royale, seule sur le trône, et parmi les métopes le Souverain des dieux figuré en nouveau-né, l'enfant Zeus, un enfant barbouillé de sang, plein de saleté.

Misandrie des Danaïdes, c'est bien le moins pour répondre à la trahison d'Hestia, ni vierge, ni matrone, ni même vieille.

Peau noire, voiles de couleur, en armes jusqu'aux dents pour mordre, déchirer, manger cru. En amont, en aval des filles de Danaos, Héra, le pouvoir, la victoire sur les mâles, la royauté pour Hypermestre, et l'autre, la chercheuse d'eau, Amymonê dénouant la rétention de Poséidon, conquis, subjugué. Invention du mariage-contrat sur fond de sang versé. Eaux fécondes, eaux fertiles mais la nécessaire violence : des mâles prédateurs saignés dans la nuit, nuit de noces.

Entrée d'Orphée, Orphée lunaire, Orphée dans la lumière blanche de la feuille de peuplier : « Un groupe funéraire. Terracotta, fin du quatrième siècle avant notre ère. » Orphée de Malibu, en pleine Océanie californienne, citharède, assis, transi, absent entre deux Castafiore, Sirènes au tour de poitrine wagnérien, haut perchées sur des griffes, la queue-de-pie sous la tunique à mi-pattes. Voix contre voix, les Argonautes sont au courant ; les Sirènes au vestiaire, Orphée ne connaît pas la mue. Comment les Sirènes ne le savaient-elles pas ? « Nous savons tout ce qui advient sur la terre féconde. » Il suffit d'ouvrir les yeux : la voix est là, avant la parole, et autour, le reste, les pierres, les oiseaux, les poissons, les arbres, le ciel et la terre à l'écoute. La voix absolue, et au pied d'Orphée, à côté des « animaux du silence », une boîte ronde, la boîte à livres, les écrits, ses écrits.

L'écriture. Laquelle ? En soi, pour soi ? L'écriture généralisée, dilatée tous azimuts, omnivore ? Mais alors, et les indigènes du coup qui privilégient certains modèles d'écriture dans leurs pratiques ? Les effets spécifiques des pratiques scripturales sur les savoirs, la découverte de nouvelles technologies de l'intellect à travers l'écrit, l'invention de nouvelles stratégies intellectuelles : l'anthropologie, elle, y est attentive. Les villages grecs, les minuscules communautés qui s'appellent cités, *polis*, se mettent à écrire, et très activement entre 650 et 450. Et pas n'importe quoi, ni n'importe comment : les lois, les règles de la

vie commune, les affaires de la cité, gravées sur la pierre, sur un support de marbre, une surface entièrement dégagée pour donner à lire, en lettres hautes parfois de six à sept centimètres, rehaussées de couleurs. L'État de droit commence ici avec une écriture aménageant l'espace de la publicité. Très loin des graffiti sur vases, très loin des minuscules tablettes d'argile crue des scribes claquemurés dans la Maison des Tablettes mésopotamienne.

Après tout, il n'est pas impossible qu'« écrire commence avec le regard d'Orphée » (*L'Espace littéraire* de Blanchot). A Olbia, les gens qui se nomment eux-mêmes « orphiques », vers 500 avant, écrivent sur les bords de la mer Noire le nom de Dionysos, les mots âme, vérité, vie, mort. Pour alimenter le genre de vie orphique il faut beaucoup de tablettes, de rouleaux, une bibliothèque, un tumulte de livres. Mais pour qui ? Et qui parle de quoi ? Livre d'Orphée dans la main du mort de Dervéni. Livre des morts ? Oui, pour mourir au monde, mourir à la cité en suivant la diète, le régime de vie où les mots chantés-écrits par Orphée déconstruisent le discours des autres, l'écriture de l'espace politique, et en édifient un autre, à l'infini, vertigineux. Théologiens du secret, nomades vagabondant entre Apollon et Dionysos, reparcourant tout le panthéon avec ses dieux en grappes, en étages, en escaliers à vis, en souterrains, et Cronos endormi ivre du miel de Nuit.

Ethnographie donc, et encore au pays imaginaire de la mytl.ologie, *acqua alta* ou assoiffée comme Argos, à double écriture, celle des calligraphes d'Égypte ou à la grecque pour analphabètes, dieux compris. Traverses, oui.

I

La grue et le labyrinthe

Le labyrinthe invite à l'exégèse, et l'entrelacement de carrefours et de couloirs ramifiés entraîne irrésistiblement l'interprète dans mille et un parcours. La fascination exercée par un symbolisme réputé universel n'est sans doute pas étrangère à sa nature graphique de tracé aporétique et de chemin le plus long enfermé dans l'espace le plus court. Que ce soit de là ou d'ailleurs que le symbole du labyrinthe donne à penser, il est hautement vraisemblable qu'il ne se laisse pas réduire à un sens univoque ni dans toutes les cultures ni même en une seule. Et si notre imaginaire, à l'habiter encore, remonte sans errance vers le royaume de Crète et la destinée du Minotaure, peut-être nous autorise-t-il à découvrir et à délimiter le champ d'évocation interne, tracé par la culture grecque quand elle se raconte le labyrinthe ¹. En somme, un itinéraire dont le seul objet serait d'éprouver les contraintes d'un discours indigène et de conduire vers ses procédures, qui pourraient être également les nôtres, quand le travail de l'évocation, enclenché par le détour du labyrinthe, rassemble à l'intérieur d'une même culture des formes et des objets aussi disparates qu'un coquillage, un monstre, une file de danseurs, une grue et un escalier à vis.

*

Dans la tradition que nous appelons mythologie, nous autorisant du bon usage platonicien, le labyrinthe apparaît comme une figure singulièrement isolée. Le seul récit que la mémoire grecque nous ait livré le désigne comme le royaume solitaire du Minotaure, mais un royaume dont le vrai maître est un artisan, Dédale, qui semble se tenir dans l'ombre de Minos mais dont le nom, par sa polysémie, évoque le plus intime et le plus secret du labyrinthe. Délimitant l'espace où surgit la forme monstrueuse du Minotaure, deux récits sur la souveraineté confluent qui font se croiser le destin de Minos et la biographie de Thésée. Et dans ce tracé narratif, on peut d'emblée pointer deux repères. D'abord, la présence du taureau aux deux extrémités du récit. Par l'amant d'Europe, sa mère, Minos est d'ascendance taurine autant que le fils de Pasiphaé. Ressemblance rehaussée par l'homonymie : *Asterios*, l'Étoilé, est à la fois le nom du père de Minos, et pour le Minotaure comme un surnom, un nom en plus. Tandis que l'aventure crétoise de Thésée se ferme sur l'égorgement sacrificiel du taureau de Crète, capturé à Marathon et processionné jusque sur l'Acropole. Il y a, ensuite, la conquête de la souveraineté. Par son ambition excessive, Minos est un roi malade, frappé doublement dans sa puissance de fécondité. Et par sa victoire sur le monstre du labyrinthe, insigne pervers de la souveraineté crétoise, Thésée prétend à l'autorité royale sur la terre d'Attique.

La dynastie de Crète s'inaugure par l'union d'Europe avec un dieu métamorphosé en taureau séducteur dont la gueule exhale un crocus merveilleux². Pour vicaire, le Zeus taurin fait choix d'un mortel nommé Astérios : l'Étoilé, le Lumineux. Qui servira de père nourricier aux trois fils nés des amours

d'Europe et de Zeus. Trois frères, bientôt en conflit pour l'amour d'un jeune garçon aussi beau que son père Apollon. Et Minos évincé fait la guerre à ses frères, les contraint à l'exil et manœuvre si bien qu'à la mort d'Astérios, quand ses droits à la souveraineté rencontrent des réserves, Minos allègue qu'il a reçu la royauté de la main des dieux, témoins crédibles de son ascendance divine. Mais au lieu d'invoquer son père sur l'Olympe et d'en obtenir l'éclair et le tonnerre au milieu d'un ciel serein, comme il advient ailleurs dans une dispute avec Thésée ³, il se tourne vers la mer, appelle Poséidon, en exige un signe, en précise même la nature : un animal taurin surgi des profondeurs qu'il jure de sacrifier aussitôt au Seigneur des abîmes marins. Et de la mer, à nouveau, se lève un taureau envoyé par Poséidon. Une apparition, un *phasma* ⁴, qui montre la forme animale du vrai père de Minos et devient ainsi le talisman de la royauté désirée ⁵. Car le taureau qu'il devrait sacrifier et rendre au dieu qui l'a fait surgir, Minos se l'approprie, il le pousse dans ses étables, le cache au milieu de ses troupeaux, et s'empresse d'en offrir un autre.

Déjà boiteuse, la royauté de Minos est maintenant malade. Doublement : dans la personne du roi atteint de stérilité et dans la conduite de Pasiphaé, la reine. Il est toute une tradition qui fait contraste avec l'image de Minos, roi de justice, confident de Zeus, chaque grande année, et siégeant dans la maison d'Hadès au tribunal des ombres, avec le sceptre d'or ⁶. Dans un premier récit, le roi de Crète ne peut avoir de descendance ⁷. Ensorcelé par son épouse, la fille du Soleil, Minos éjacule tristement des bêtes venimeuses : serpents, scorpions et scolopendres. Son étreinte est mortifère. Procris, une exilée, garçonne et chasse-resse comme Atalante, le guérit de son infirmité. Soit en mobilisant contre le charme de Pasiphaé un autre plus puissant qu'elle emprunte à Circé ; soit en ayant recours à l'expédient de la vessie de chèvre, introduite dans le sexe d'un partenaire

MARCEL DETIENNE

L'écriture d'Orphée

L'écriture d'Orphée ? Pourquoi ? D'évidence parce qu'elle triomphe de la mort, écriture polyphonique, voix explorant la différence et l'unité des noms, livre viatique de l'ultra-tombe. Tumulte des livres dans la librairie d'Orphée. Et, autour de l'inventeur des lettres et d'autres dieux baroques, l'essaim des femmes, leur désir inquiet, leur folie meurtrière délivrée, enfin.

Aux filles de Danaos de dire la violence du lit conjugal. A Héra l'Argienne de tracer les limites infinies du pouvoir sur la reproduction, sur la cité et sur son territoire.

La mythologie aurait-elle un sexe ? Comment l'entendez-vous ? Collages, montages, images en ellipse, synthétiseur mixant le Minotaure, les dés de Palamède, le Foyer commun misogyne et l'écriture à double fond au bord du Nil.

M. D.



9 782070 714544



Extrait de la publication

89-II A 71454

ISBN 2-07-071454-3

90 FF tc